

la première communion. Comment retracer la physionomie de ce grand jour ? L'on est impuissant à ressaisir l'influence que l'on a subie : l'air sentait le ciel, les lumières enveloppaient de leur éclat, les cantiques de leurs échos, les fleurs de leur arôme, la piété de ses exhalaisons parfumées. L'on revoit l'entourage, la place occupée, les vêtements que l'on portait. Oh ! elle est bien enracinée dans le cœur, cette émotion divine qui jette un tel épanouissement à travers l'amas des sensations qu'entassent les années, sans le flétrir !

C'est enfin la douce et simple succession des dimanches et des fêtes, ramenant les mêmes impressions de joie sereine, au pied des saints autels. Puis il a fallu prendre le vol vers le pensionnat. Quelle secrète angoisse, quelle agitation de terreur, en entrant dans les murs du vieux monastère ! Ces grands murs blanchis, ces vilaines grilles qui s'interposent entre l'enfant et les baisers maternels, ces religieuses à l'air austère, ces visages de compagnes inconnues, tout glace d'effroi, tout semble paralyser les battements du jeune petit cœur. Est-il étonnant que les premiers jours se passent à essuyer des larmes, à étouffer des sanglots ! Peu à peu, le voile tombe, l'œil dilate sa pupille, les lèvres dessinent un sourire : l'on s'apprivoise, l'on s'acclimata ; la prière et l'étude rassèrent l'horizon, d'où s'effacent les nuages de l'ennui.

Le *présent* console ainsi du passé. Les semaines et les mois roulent comme les chars sur l'acier de la voie bien plane... L'esprit se nourrit de connaissances, la volonté se plie au niveau du règlement commun, le cœur vibre à l'unisson de cœurs amis, et bientôt l'année touche à sa fin : les vacances reconduisent au foyer !... Le désir du nouveau ramène au pensionnat, et les années ont poussé les années, comme les vagues se pressent vers le rivage, où elles se meurent.

Arrivé au terme du cours d'études, il semble que l'on vient de l'inaugurer. Si "tout n'est pas rose," que tout a passé vite !... Après le présent *l'avenir*. Comme on hésite sur le seuil du monde, l'on a peur ! Combien, à dix-huit ans, ont vu échouer leur esquisse sur les écueils de cette mer inconnue ! La perspective, belle aux têtes légères et avides de plaisir, provoque le sourire impatient ; moins riante aux esprits réfléchis, elle suggère la défiance et la circonspection prudente. Tremblante, on voudrait se rattacher au port, et c'est avec regret maintenant que l'on quitte ses môles et ses phares.